

# BOQUEN

EN PLENÉE-JUGON

(COTES-du-NORD)

845 C



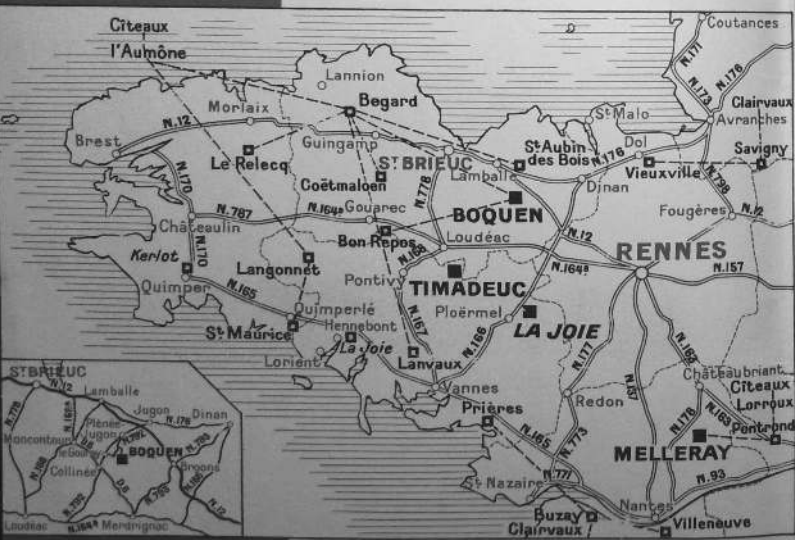
La  
Bretagne  
cistercienne

# LE VIEUX BOQUEN

C'est en 1137 que des moines venus de Bégard, abbaye sise non loin de Guingamp, s'établirent dans le Val de Boquen. Le lieu était un très vieil habitat, on y voit encore un dolmen renversé, une stèle gallo-romaine, une enceinte ou « VAL-LUM » assez étendue ; en creusant des tranchées pour canalisations, on a rencontré des fondations antiques aux blocs reliés par le fameux ciment romain.

Les nouveaux venus appartenaient à l'Ordre de Cîteaux branche de la famille bénédictine plantée en Bourgogne par les trois Saints : Robert, Albéric et Étienne, l'an 1098. Ce jeune plant très vigoureux s'était fortifié bien vite, il avait poussé sa ramure jusqu'en Bretagne, on compterait bientôt quatorze abbayes dans les neuf évêchés de la péninsule. C'est qu'il avait comme promoteur le grand saint Bernard, la plus rayonnante figure du XII<sup>e</sup> siècle. Génie d'une puissance fulgurante, saint Bernard éclipsa si bien les fondateurs de l'Ordre que ses moines furent appelés souvent dans la suite non pas Cisterciens, mais Bernardins.

Les Sires de Dinan, seigneurs du terroir de Boquen, en firent don aux moines venus de Bégard ; beaucoup d'autres dons s'ajoutèrent un premier et peu à peu se constitua un domaine considérable ; l'industrie, l'habileté et la sage administration de ses



## Plan d'une

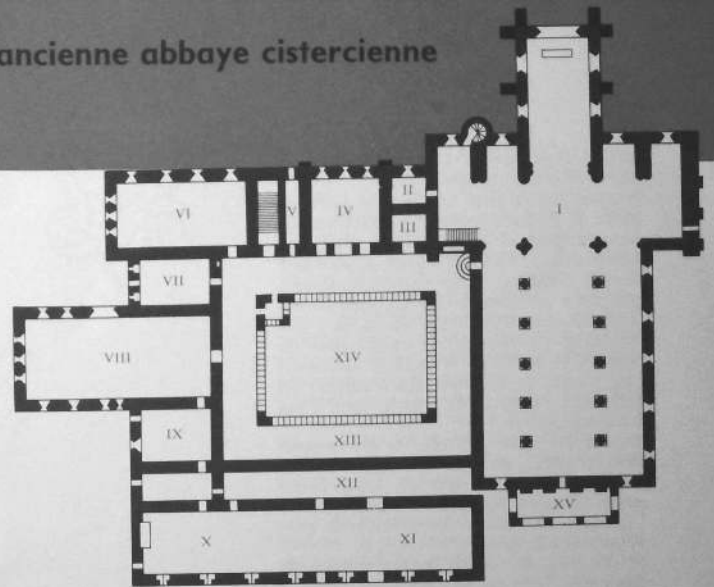
biens rendit Boquen si riche que le vieux diction affirmait :

*De quelque côté que le vent vente  
Boquen a vente...*

C'est ce qui permit aux religieux d'édifier un monastère qui devait être très beau, si nous en jugeons par le peu qui en reste et, en particulier, une église magnifique ; elle est encore là, grâce à Dieu. L'ancienne abbaye de Boquen fut construite sur un plan qui était uniforme dans l'Ordre et qu'on retrouve partout dans ses anciens monastères. Le style variait selon les pays, le plan demeurait le même en toutes les contrées. Les fondations restées en terre nous montrent qu'à Boquen le plan régulier fut rigoureusement suivi. Ce plan, traditionnel dans la famille bénédictine, avait été élaboré au cours des siècles pour la plus grande commodité des observances monastiques ; il était, en quelque sorte, exigé par elles pour leur parfait accomplissement. Les bâtiments conventuels, d'après ce plan, sont tous disposés autour d'une cour centrale que ceinture une galerie couverte : le cloître, galerie qui permet de passer d'un lieu à l'autre à couvert des intempéries. Le cloître a généralement la forme d'un carré ; de ce carré, l'église occupe tout un côté ; le réfectoire, accolé de la cuisine et du chauffoir, est du côté opposé. Jouxant le transept de l'église se rencontrent la sacristie, le chapitre, une grande salle pour des usages divers, au-dessus les moines ont leur dortoir auquel ils accèdent par deux escaliers, l'un partant du transept de l'église, l'autre du cloître même. Le quatrième côté contenait le cellier et l'habitation des religieux convers.

Chaque monastère, en effet, renfermait deux groupes de religieux : les moines,

## ancienne abbaye cistercienne



- I Eglise
- II Sacristie
- III Archives
- IV Chapitre
- V Passage
- VI Salle commune
- VII Chauffoir
- VIII Réfectoire
- IX Cuisine
- X Réfectoire des convers
- XI Ruelle des convers
- XII Cloître
- XIII Cloître
- XIV Préau jardin du cloître
- XV Porche de l'Eglise

religieux instruits, voués au chant de l'Office, à la lecture des Saints Livres principalement, tandis que les autres religieux dits convers travaillaient principalement au travail manuel et étaient, presque toujours, sans instruction. Ces deux groupes, sous un même Supérieur, vivaient sur un pied d'égalité et ne formaient qu'une famille unique se partageant les occupations diverses nécessaires pour la bonne marche de l'abbaye, chacun selon ses aptitudes et sa capacité. En dehors du carré des bâtiments monastiques proprement dits, existaient, ici ou là, de nombreuses bâtisses : noviciat, infirmerie, ateliers, hangars, écuries, etc., de toutes ces dépendances qui durent être considérables, rien ne subsiste à Boquen, si ce n'est un petit édifice, un moulin,

lequel servit encore longtemps après la disparition des moines.

Pourvue des édifices réguliers, la communauté de Boquen vécut de longues années dans la paix et la prospérité. Était-elle nombreuse ? Nous n'avons à ce sujet aucune certitude ; nous savons seulement que dans la plupart des abbayes cisterciennes, aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, il y eut beaucoup de moines et encore plus de convers. A partir de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, ce nombre alla d'ailleurs en décroissant pour l'une comme pour l'autre catégorie.

Sans doute, notre abbaye, malgré sa position écartée, dut-elle se ressentir des troubles et des misères de toute sorte, suites obligées des guerres si fréquentes à l'époque, mais aucun fait précis n'est parvenu jusqu'à nous.

Si Boquen ne fonda pas l'abbaye de Bonrepos, sise en Cornouailles près de Gouarec vers 1180, cette Maison fut bientôt rangée sous son autorité et, chaque année, l'abbé de Boquen devait visiter Bonrepos pour en contrôler l'état au spirituel comme au temporel afin d'en rendre compte au chapitre général de l'Ordre qui se réunissait tous les ans à

« L'arrivée... ».



la Maison mère : Cîteaux. De même, Boquen recevait chaque année la visite-contrôle de l'abbé de la Maison fondatrice, Bégard, lequel présidait en cette qualité à l'élection d'un abbé le cas échéant. C'est ainsi qu'en 1400, nous voyons l'abbé de Bégard chargé par le chapitre général de faire procéder à l'élection d'un abbé en remplacement de Guillaume Grivon déposé de sa charge en raison de sa mauvaise conduite et de son administration désastreuse.

L'abbé Louis du Verger, élu en 1449, fait figure dans l'Histoire de Bretagne. C'est lui, en effet, qui présida à la sépulture du malheureux prince Gilles, frère du duc François I<sup>er</sup>, assassiné misérablement au château de la Hardouinaye à une quinzaine de kilomètres de l'abbaye.

Victime de ses imprudences juvéniles en politique, Gilles avait donné prise à des ennemis acharnés. Ils le perdirent dans l'esprit de son frère le duc François qui leur permit de le mettre à mort, s'il ne le leur commanda pas.

Apprenant ce décès, Louis du Verger ne craignit point d'affronter la colère du duc ; entouré de ses moines, il se rendit à la Hardouinaye, emporta le cadavre de l'infortuné Gilles et, après de solennelles obsèques, l'ensevelit au milieu du sanctuaire de son église où nous retrouverons son tombeau dans la suite.

Cet abbé courageux semble avoir été l'un des derniers abbés réguliers. Voici, en effet, que le pouvoir civil va enlever aux moines tout à la fois le droit d'élire leur abbé et l'administration de leurs biens. Désormais, en vertu d'un concordat passé avec le pape, le roi nommera lui-même l'abbé et cet abbé ainsi désigné aura toute l'administration des biens du monastère. Heureuse combinaison imaginée par l'État pour procurer de belles prébendes à ses obligés ; au lieu de leur faire une



pension, il les pourvoira d'une ou même de plusieurs abbayes.

Ce fut le régime des abbés commendataires. Ces favoris du gouvernement n'étaient pas moines, ils n'habitaient généralement point au monastère et n'en suivaient aucunement la règle. L'abbaye dont ils étaient pourvus était pour eux un domaine dont ils avaient l'administration et l'usufruit et dont, naturellement, ils s'efforçaient de tirer le plus possible de profits.

En principe, ils devaient entretenir les moines, tenir les édifices en bon état, mais ils eurent tôt fait de se dire : « Moins il y aura de moines et de bâtiments, plus nous toucherons. » Le nombre des religieux fut donc réduit ; à Boquen, ils n'étaient plus que trois ou quatre et comme, pour loger ce peu de moines les grands bâtiments élevés jadis étaient superflus, on les laissa tomber en ruine quand ils ne furent pas démolis de propos délibéré. Et c'est ainsi qu'à Boquen s'effondrèrent, faute d'entretien, le réfectoire, le dortoir, le cloître, le logis des convers. Pour abriter les trois ou quatre religieux qui s'obstinaient à vivre au milieu des décombres, on éleva une Maison quelconque à la mode du temps. Quant à l'Eglise, amputée de ses bas côtés, la moitié de ses fenêtres murées, elle parvint à subsister, en piteux état il est vrai, dans son gros œuvre.

*Ci-contre : Vierge en bois - fin du XV<sup>e</sup> siècle.*



*L'armarium, bibliothèque du cloître.*



*Façade ouest.*



*Le seul corps de bâtiment conservé - XVIII<sup>e</sup> siècle.*

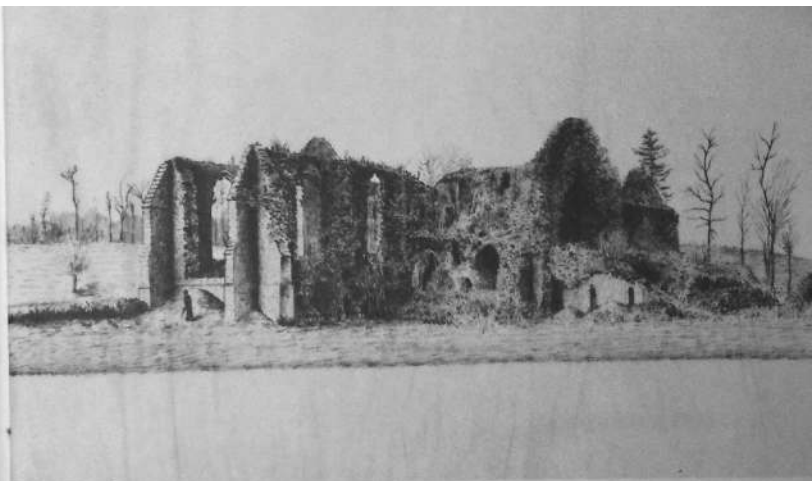
# LA RUINE

Le régime de la Commende fut désastreux pour la plupart des abbayes, pour Boquen, en particulier, qui y perdit la plupart de ses édifices, et la majeure partie de ses biens du fait de l'administration déplorable de plusieurs Abbés Commendataires. Aux derniers temps de son existence cette abbaye jadis si riche était la plus pauvre de la province de Bretagne. Survient la Révolution. L'Assemblée Constituante décrète la suppression des monastères, la dispersion des Communautés, la vente des édifices et des biens meubles et immeubles.

Des quatre moines de Boquen, trois se retirent dans leur famille ; le quatrième, le prieur Josse apostasie, prête le serment schismatique et achète les bâtiments de l'abbaye où il s'installe en propriétaire. Ce ne fut pas pour longtemps ; un jour qu'en compagnie d'autres renégats il partait en chasse dans la forêt voisine, son cheval le renversa, le piétina, il mourut la nuit suivante. Triste fin d'un triste sire...

Cependant, bibliothèque et archives avaient été enlevées, emportées au district, le mobilier vendu aux enchères, tous les immeubles aliénés.

Les nouveaux propriétaires de l'abbaye installèrent dans les bâtiments plusieurs familles de fermiers qui cultivèrent plus ou moins le domaine, vendant le plus possible des matériaux des anciens édifices ruinés pour accroître leur maigre revenu.



*Boquen, 1936.*

De tous les environs on accourut et il n'est guère de bâtisses dans la contrée où l'on ne retrouve des débris de Boquen : pierres taillées, parfois sculptées, colonnettes, chapiteaux du cloître, etc. L'église ne fut pas épargnée, elle devint carrière publique, surtout quand la commune de Plénée-Jugon eut donné l'exemple de la dévastation en démolissant le chevet de l'abside pour s'emparer de la magnifique fenêtre qui en faisait l'ornement. A la longue, les édifices abritant les fermiers se détériorant, faute de réparations, plusieurs familles quittèrent ces lieux désolés où les ruines s'accumulaient de plus en plus ; encore quelques années et les derniers habitants seraient contraints de se retirer à leur tour.



# RÉSURRECTION

Qui aurait pu penser que ce désert put se repeupler, ces ruines désolées se relever ?... Voici pourtant qu'en octobre 1936, un moine arrive, il est seul d'abord mais, bientôt, lui viennent des compagnons. De suite à la besogne. En premier lieu, un peu d'ordre et de propreté dans ce fouillis de décombres envahies par une robuste végétation ; en même temps un coin de terre est remis en culture, promesse du futur jardin. Les constructions subsistantes abritent tant bien que mal les nouveaux venus, mais, dès 1938, s'élève un beau bâtiment qui servira à la fois d'oratoire (p. 24), de dortoir, de bibliothèque (p. 29). Les moines n'ont d'ailleurs pas attendu d'être convenablement logés, pour entreprendre ce pourquoi surtout ils s'étaient retirés dans cette solitude. Ils avaient quitté un monastère fort régulier poussés par le désir d'observer en plénitude leur règle, celle de saint Benoît. Non qu'elle ne fut pas observée dans l'abbaye d'où ils sortaient, mais il s'y ajoutait une foule de pratiques qui, à leur sens, en empêchaient, en contraignaient tout au moins les salutaires effets.

A l'exemple de leurs Pères, les fondateurs de Cîteaux, lesquels pour des motifs analogues, avaient quitté l'abbaye de Molesmes pour se retirer au désert de Cîteaux, ils étaient venus à Boquen pour tenter d'y instaurer la pratique intégrale de la Règle, sans addition ni suppression. Tout comme leurs Pères, dans la pauvreté la plus grande, dans l'humilité, dans

l'abjection plutôt, car, ne comprenant pas la grandeur de leur dessein, la plupart les regardaient et les traitaient comme des illuminés, des insensés ; ils s'étaient mis à l'œuvre, rejetant tout ce qui, au cours des siècles, avait été ajouté à la Règle, reprenant tel quel ce qui avait été abandonné ou modifié. En premier lieu, comme il se devait, leur effort se porta sur l'Office divin, auquel, selon la Règle, rien ne doit être préféré. On se mit donc à le célébrer aux heures voulues par la Règle la nuit comme le jour et à le chanter en entier ; tout fut disposé et conformé de façon à favoriser cette célébration capitale.

Non sans difficultés, on se remit à l'horaire fixé par saint Benoît, ce qui nécessita, entre autres incidences, la reprise de l'antique manière de compter les heures du jour et de la nuit, variables selon les saisons de l'année.

La restauration n'eût pas été complète si l'on n'eût rétabli la vieille Liturgie des Pères, défigurée au XVII<sup>e</sup> siècle, sous prétexte de réforme. Par un concours merveilleux de circonstances, ce résultat fut obtenu : le rite cistercien antique, à peine subsistant en quelques rares monastères de l'Ordre, retrouva une vigueur nouvelle à Boquen. De même, la spiritualité monastique ancienne, débarrassée des entraves et complications de la spiritualité moderne, elle s'épanouit pour la plus grande joie et le plus grand profit des religieux. Tout cela s'accomplit au milieu d'épreuves sans nombre ; bien souvent, dans l'angoisse causée par les plus cruelles déceptions, comme il sied aux œuvres de Dieu qui ne se font que sur la Croix et par la Croix.

La restauration des édifices marchait de pair avec celle de la Règle et des observances. Qui dira par quel prodige inespéré, on vit surgir, sur les fondations antiques,



*Saint Benoît - Statue de bois polychrome - XIV<sup>e</sup> siècle.*

*Dans la lignée des bâtisseurs de cathédrales, le tailleur de pierres, maître d'œuvre qui assura toute la sculpture dans le granit breton.*



*Le chevet restauré.*



*La croix du pignon (hauteur : 0,70 m).*





de nouvelles bâtisses solides, spacieuses ? De 1939 à 1943, malgré les énormes entraves apportées par la guerre, le grand bâtiment de la façade ouest, puis le noviciat, sur l'emplacement du chauffoir ancien, la longue bâtisse des communs, en prolongement de la façade ouest achevée en 1954... En 1953, enfin, on se met au gros œuvre de la restauration de l'église ; le 5 décembre 1955 la croix dominant le sommet du Chevet est bénite. Il a fallu de longs mois au tailleur de pierre pour refaire les meneaux compliqués de la magnifique fenêtre de ce chevet (p. 15) et les maçons ont eux aussi passé bien des semaines



A l'atelier...

Photo « La Vie Catholique ».



La lectio divina...

pour tout mettre en place. C'est fait. Depuis, les autres fenêtres de l'abside ont été reconstituées à leur tour, les chapelles du transept restaurées, la tourelle de l'escalier refaite, le gros mur ouest du transept nord redressé, le bas côté du nord relevé en 1959. Que de travail accompli !...

Et tout cela, sans faire aucun appel à la charité, pas de quêtes, pas de ventes ou de sermons de charité, pas de kermesses ou de loteries, la bonne Providence a pourvu à tous les besoins, inspirant aux visiteurs, aux amis, aux sympathisants de donner leur offrande, persuadant aux moines de se contenter du strict nécessaire en tout.

D'aucuns ont été surpris du style adopté : pourquoi, disent-ils, cette copie de l'antique ? Pourquoi n'avoir pas construit en style moderne, les moines n'ont-ils pas toujours adopté le style de leur époque ?

A Boquen, on ne fut pas, on n'est pas libre en la matière ; l'Administration des Beaux-Arts ayant classé, malgré l'opposition déclarée des propriétaires et des occupants, l'église et le chapitre, on ne put entreprendre la réédification des autres édifices qu'à condition de respecter les lignes générales de l'ensemble ; force fut donc de réaliser quelque chose qui rentrât dans l'harmonie générale du monument historique.

# VISITE

# DES LIEUX



« Vue est ».



« Le réfectoire ».

Voici d'abord l'église, elle a dans les cinquante mètres de long et revêt la forme de croix traditionnelle dans l'Ordre de Cîteaux. Le style est celui en usage dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle appelé : style de transition.

Les moines avaient leurs stalles dans l'espace compris entre les magnifiques colonnes que nous voyons ; dans le bas de la nef aux murs pleins se tenaient les frères convers.

Quant aux étrangers, ils n'avaient point accès jadis dans les églises de l'Ordre, une chapelle spéciale près de l'entrée de l'abbaye était à leur usage. Lorsqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, on détruisit les bas-côtés de l'église, un gros mur remplit les espaces entre les colonnes.

Le transept, très long, très large, comporte de chaque côté deux chapelles orientées dont les fenêtres remaniées au XIV<sup>e</sup> siècle ont été refaites tout récemment. Dans le transept nord un escalier, dont il ne reste que des vestiges informes, permettait aux moines d'accéder directement du dortoir à l'église, ce qui était fort pratique, surtout la nuit. Une porte donne communication avec la sacristie et, dans la dernière chapelle, se trouve l'entrée de l'escalier conduisant aux combles de l'édifice. Le sanctuaire fut transformé et notablement allongé au XIV<sup>e</sup> siècle, aussi présente-t-il

les caractères du style ogival rayonnant régnant à cette époque en Bretagne.

La superbe fenêtre du chevet a plus de neuf mètres de hauteur et plus de trois mètres de largeur ; les quatre autres fenêtres ont des proportions très belles, on remarquera que chacune a une forme spéciale de meneaux.

Le maître-autel était placé dans le fond, mais sans adhérer à la muraille, on en pouvait faire le tour. Un autel antique, trouvé dans les ruines, en occupe provisoirement la place. A droite, une belle piscine, on dirait actuellement : crèche, dans le mur, servait pour les accessoires du Sacrifice de la Messe. Les célébrants avaient leurs sièges sous l'arcade romane géminée, reste de l'ancienne abside. De chaque côté, un enfeu ou Tombeau marque la sépulture de grandes familles des environs. Gilles de Bretagne avait son effigie en bois de chêne posée sur un socle de schiste au milieu du sanctuaire. Cette effigie est actuellement gardée au musée de Saint-Brieuc en attendant de reprendre sa place quand l'église sera restaurée.

Notons encore, du côté de l'épître, une armoire pratiquée dans la muraille ; on y conservait les Saintes Huiles et les reliques des saints.

C'est dans cette église que huit fois dans la journée les moines viendront, comme le firent pendant plus de six siècles leurs prédécesseurs, pour y chanter la Louange divine, cet Office que saint Benoît désigne sous le nom d'œuvre de Dieu par excellence. Le chant de l'Office, de la Louange divine, est l'occupation principale du moine de Boquen, occupation à laquelle toutes les autres sont ordonnées et subordonnées. C'est dans le chant de l'Office qu'il trouve, tout à la fois, son grand moyen de sanctification et la source primordiale de son bonheur.

Nous passons à la sacristie, pièce qui a



« 1936 ».

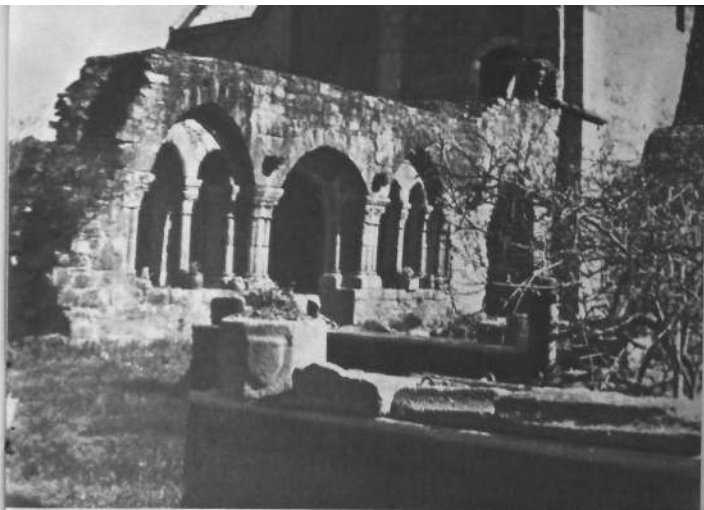


« 1956 ».

conservé sa voûte curieuse faite de plaques de schiste posées de champ ; la sacristie paraît bien petite, il faut se rappeler qu'elle ne servait que pour les Messes conventuelles ; aux Messes privées, le prêtre s'habillait à l'autel. De plus, il n'y avait pas cette variété de couleurs dans les ornements qu'on a de nos jours et, comme le luminaire était très sobre, la décoration absente, point n'était besoin de locaux pour remiser fleurs, candélabres, etc.

Cette sacristie était partagée par une cloison en deux compartiments, le plus proche du cloître étant affecté aux archives. Voici, entre la porte de l'église et celle de la sacristie, dans le cloître, une série de niches pratiquées dans le mur du transept, encadrées par des colonnettes, couronnées par une moulure en bosse. C'est, tout simplement, la bibliothèque primitive de l'abbaye au XII<sup>e</sup> siècle (p. 8) ; avant la découverte de l'imprimerie, quand un monastère possédait une centaine de manuscrits, il était censé riche en livres. Les manuscrits de Boquen se trouvaient dans ces niches de pierre, à la disposition des religieux qui, aux heures de la lecture et du travail intellectuel, y venaient dans le cloître tout près, le long de l'église. Et il ne faudrait pas croire que les moines n'avaient que peu de temps pour ce que saint Benoît nomme la « *Lectio divina* », c'est-à-dire la lecture méditée, l'étude des sciences divines, spécialement la Bible. En moyenne, ils pouvaient disposer de quatre heures par jour et même plus à certaines époques. Ils y consacraient, en fait, autant de temps à peu près qu'à la célébration de l'Office. Chaque monastère avait ses copistes, spécialisés dans la transcription des manuscrits.

Cette magnifique façade avec son entrée en arc surbaissé et, de chaque côté, une grande arcade avec deux baies séparées par des colonnettes aux chapiteaux sobres



Façade de la salle capitulaire.

et élégants tout à la fois, c'est l'entrée du chapitre, salle où se tenaient les assemblées ordinaires et extraordinaires de la communauté.

Assemblées ordinaires, chaque matin pour les prières de Prime, la lecture du Martyrologe et de la Règle, le commentaire de cette lecture par le Supérieur. Assemblées extraordinaires, pour les élections et l'installation des abbés, pour les visites canoniques, etc. Là aussi se faisaient les vœux des novices et leur première profession.

Deux colonnes soutenaient la voûte en arête de cette salle, qui recevait souvent la sépulture des abbés et autres grands personnages. Des dalles tumulaires d'abbés, celle d'une dame de Merdrignac, plusieurs autres anonymes sont encore en place. L'abbé siégeait sous la fenêtre médiane de l'est, les religieux prenaient place sur des gradins tout autour de la pièce. Elle paraît petite, en fait elle était suffisante pour contenir une communauté de moyenne grandeur car il faut se souvenir que les Frères convers n'y avaient



« L'oratoire monastique ».

pas accès, ils avaient leur salle de réunion particulière.

Passant devant la porte du noviciat, nous arrivons à celle du réfectoire futur, lequel sert actuellement d'oratoire.

Tout y est disposé selon les règles liturgiques de l'Ordre. D'abord, simplicité absolue, pas d'ornements, de décoration ; de belles lignes architecturales, harmonieuses, suffisent pour établir l'âme dans l'ambiance favorable à la prière. Au-dessus du maître-autel, simple table de pierre posée sur un massif flanqué de deux colonnes et portant les armoiries des donateurs anciens et modernes, le Saint-Sacrement est suspendu en une custode mobile selon l'usage antique conservé en plusieurs lieux et sanctionné par le rite cistercien.

Les stalles sont du XVII<sup>e</sup> siècle, elles sont en chêne avec de sobres sculptures et proviennent, dit-on, de l'abbaye de Bonrepos, près de Gouarec. La chaire du lecteur pratiquée dans le mur ouest, avec une légère balustrade en fer forgé, sert pour les leçons de l'Office à matines.

A noter, sur le petit autel de droite, un vieux retable provenant d'une chapelle de carmélites existant jadis à Ploermel et une jolie statue de la Vierge de facture italienne. Elle date de 1620 et se trouvait avant 1794 sur une porte de la ville de Rumilly en Savoie.

Sur l'autel de gauche c'est une fort digne sainte Anne du XVI<sup>e</sup> siècle, laquelle ornait autrefois l'église de Bonrepos.

Et voici, dans cette grande châsse et dans deux autres les reliques vénérées, de vieux saints du pays breton : saint Magloire, saint Samson, saint Lunaire, saint Briac, saint Trémeur, saint Méloir, saint Gwénaél, d'autres encore.

Vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle, ces saintes dépouilles furent emportées à Paris pour les mettre à l'abri des incursions nor-



mandes. On bâtit pour les recevoir l'église et l'abbaye de Saint-Magloire (aujourd'hui, Institution de l'Épée pour les Sourds-Muets). Au moment de la Révolution, cachées en terre, elles échappèrent à la destruction et furent portées à Saint-Jacques-du-Haut-Pas. En 1953, elles sont revenues en Bretagne, et Boquen se glorifie de posséder ce précieux trésor.

L'oratoire de Boquen est ouvert au public, on peut donc assister aux offices des moines et à la Messe conventuelle chantée les dimanches et jours de fêtes.

Devant nous, à la sortie de l'oratoire, nous avons un petit bâtiment ayant les caractères des constructions des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. C'est la seule partie des anciens édifices qu'on a réussi à conserver. Les murs étaient solides, la toiture passable ; il n'y avait plus, par contre, ni portes, ni fenêtres, ni planchers, ni cloisons, il a fallu refaire tout l'intérieur (p. 8).

Entrons un instant dans la pièce qui sert de cuisine, nous y verrons une grande cheminée en granit remontant au XII<sup>e</sup> siècle. C'est la cheminée de l'antique chauffoir des Frères convers ; on y pouvait faire brûler aisément des troncs d'arbres. La facture du manteau de cette cheminée est remarquable, le chaînage des pierres est maintenu par une forte barre de fer courant à l'intérieur des divers morceaux. On y lit la date : 1943, c'est en cette année, en effet, que fut restauré ce vénérable monument. De là, nous passons dans le réfectoire des moines. On y voit un magnifique Christ sculpté en plein chêne par un artiste breton de Morlaix, une image de saint Benoît fort ancienne (p. 15), une autre de la Vierge qui passe aux yeux des compétents pour une des plus belles de la province (p. 9). Elle n'est pas de facture bretonne mais champenoise, au dire des experts.



*N.-D. du Risque sculptée par un moine de Boquen.*

Une autre image moderne, taillée par un moine de Boquen, représente Notre-Dame-du-Risque, patronne de l'abbaye. Notons encore un panneau sur bois assez ancien figurant la scène de la Résurrection du Christ et un tableau récent : le Christ ressuscitant la fille de Jaire.

Au-dessus, le dortoir des moines auquel on accède par un bel escalier de granit muni d'une remarquable rampe en fer forgé, sortie de l'atelier de Boquen. Une vingtaine de petits compartiments séparés par une légère cloison, renfermant chacun quatre planches posées sur des appuis métalliques. Sur ces planches, une paille, un oreiller, des couvertures... Et c'est tout le confort des moines. Mais, sur sa paille, où il s'étend tout habillé, le religieux, fatigué par une journée longue et chargée, repose paisiblement. Il a pour se couvrir les lainages voulus et huit heures au moins, plus en certaines époques, lui sont assurées pour le sommeil. Le lever est matinal, le réveil sonne d'une heure environ du matin au solstice d'été à quatre heures et demie à la fin d'octobre, selon le cours du soleil. Cela en conformité avec l'horaire fixé par Saint-Benoît, horaire basé tout entier sur le soleil.

Aussitôt levé, après de légères ablutions, le moine s'en va à l'oratoire pour le chant des matines. Si sa journée commence tôt, elle se termine de bonne heure ; tous les exercices conventuels doivent s'achever avant la nuit, spécifie Saint-Benoît. Libre cependant à chacun de consacrer plus ou moins de temps à la lecture, à l'étude en hiver avant de se rendre au dortoir. Ayant franchi une porte, nous nous trouvons dans l'hôtellerie, partie du monastère réservée aux hôtes, c'est-à-dire aux étrangers qui viennent à l'abbaye et veulent y passer un temps plus ou moins long, soit pour y vaquer aux exercices de la retraite, soit pour y faire un séjour d'édification, soit encore, pour y prendre du repos dans le calme et la solitude. L'hôtellerie monastique à Boquen n'a rien d'une auberge ou d'un hôtel, encore moins d'un restaurant. N'y est admis que celui qui vient pour un motif de religion et il sait qu'il devra accepter le régime en usage dans la maison ; régime simple toujours, ordinairement sans viande, mais nourriture abondante et saine. A Boquen, les hôtes mangent au réfectoire de la Communauté, ils sont donc astreints au silence pendant les repas, mais ils profitent de la lecture faite pour les moines. Leur régime est un peu meilleur que celui des religieux. Pour ces derniers, l'abstinence de viande est habituelle mais ils peuvent user de tout le reste. Le jeûne est de rigueur tous les jours, sauf les dimanches et grandes fêtes, de la mi-septembre à Pâques. L'unique repas se prend après none, vers deux heures hors du carême, après vêpres, vers quatre heures et quart en carême. Le matin, les moines prennent une collation, chacun selon ses besoins, un léger *frustum* est accordé à ceux qui le désirent vers la fin de la matinée. De Pâques à la mi-septembre le jeûne



La bibliothèque.  
Photo « La Vie Catholique ».

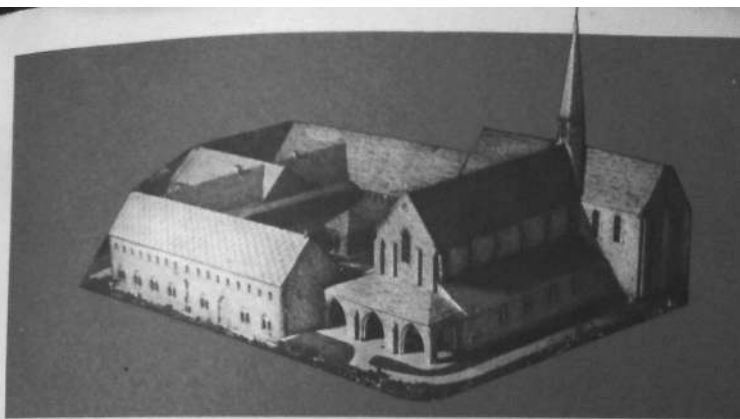
n'existe pas ; il y a deux repas, l'un vers onze heures, le second vers six heures du soir et, le matin, ceux qui le veulent prennent une collation.

Pareil régime paraîtra bien sévère à notre époque. Sévère, il l'est certainement, mais il est très sain et, avec l'accoutumance, on s'en trouve très bien. Les aliments contiennent d'ailleurs, au témoignage de biologistes très sérieux, tous les éléments nécessaires et utiles pour l'entretien normal de l'organisme humain. Il est entendu, naturellement, qu'aux malades et aux faibles, selon la recommandation de saint Benoît lui-même, on ménage un régime approprié à leur état. L'ascèse monastique ne vise pas à détruire la nature humaine mais uniquement à la dominer de telle sorte qu'elle n'entrave pas l'action de l'âme par ses passions dérégées mais qu'au contraire elle la favorise pour un épanouissement plus complet de la personnalité.

Si quelqu'un demande de quelle utilité peut être Boquen soit pour l'Église, soit pour la Société, la réponse, pour ce qui est de l'Église et de la gloire de Dieu, a été donnée par le pape Pie XI dans une lettre relative aux Chartreux : « *Ceux, dit le Pontife, qui, dans le cloître, s'adonnent à la prière et aux exercices de la mortification font plus pour le règne de Dieu que ceux qui s'appliquent aux travaux du ministère apostolique...* » Inutile d'insister ; pareille déclaration n'étonnera d'ailleurs aucunement quiconque à la foi et reconnaît la valeur surnaturelle de la prière et de la mortification.

Pour ce qui est de la Société humaine, on peut dire en tout premier lieu que Boquen est comme un poteau indicateur rappelant à tous que Dieu a créé les hommes pour l'aimer et le servir et les invitant par l'exemple de ses religieux à diriger leur vie vers le seul but valable, l'éternité bienheureuse.

« Maquette de l'abbaye. Vue du sud-ouest ».



Toujours par les faits, par l'exemple de ses moines, Boquen proclame encore que la vie est une chose sérieuse, laquelle, bien employée, peut produire et produit effectivement de grandes et belles choses dans tous les domaines. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer ce qu'a pu faire, en peu d'années, un tout petit groupe de gens qui ont pris la vie au sérieux. Le fait de Boquen est une prédication qui porte parfois très loin.

Ajoutons les bienfaits procurés, sur le plan spirituel ou simplement humain, par un séjour à l'abbaye, à de nombreuses âmes, quelquefois à de pauvres gens entièrement désemparés qui retrouvent, dans la solitude, la paix et l'équilibre.

Faut-il encore mentionner l'aide fournie à des personnes dans l'embarras : secours en des besoins urgents, conseils techniques, renseignements, interventions en haut lieu, etc. Le monastère est, tout naturellement, l'endroit où chacun vient chercher aide, consolation, appui, au temporel comme au spirituel. Car c'est la Maison de Dieu, celle aussi de ses enfants où ils se rendent en leurs besoins, assurés que, même si l'on ne peut leur procurer le secours opportun, ils recevront du moins cette bonne parole qui, comme le dit saint Benoît, vaut mieux qu'un don considérable.

Enfin, Boquen est surtout la Maison de la prière ; nuit et jour, ses religieux présentent à Dieu, avec leur propre adoration et supplication, l'hommage de toute l'humanité et aussi ses besoins spirituels et temporels. Orientée toute entière vers l'adoration, la louange et la supplication, la vie des moines, leur totale abnégation s'unissent à la prière, à la passion du Christ pour continuer l'œuvre de la Rédemption des hommes.

Certes, aux yeux de quiconque ne considère et ne tient pour valable que la productivité matérielle, Boquen et ses moines compteront pour peu de choses, mais, pour tout vrai chrétien, pour tout homme digne de ce nom, ils représenteront quelque chose de très grand, de très noble et de très beau.



